

**Louis-Bernard
ROBITAILLE**

LE SALON DES IMMORTELS

*Une académie
très française*

PRÉFACE D'ALAIN REY

DENOËL



Le Salon des Immortels

DU MÊME AUTEUR

Essais

Erreurs de parcours, Boréal, 1982

Paris, France, Boréal, 1989

Et Dieu créa les Français, Robert Davies, 1995

Romans

La République de Monte-Carlo, Denoël, 1990

Le Testament du Gouverneur, Boréal, 1992

Le Zoo de Berlin, Boréal, 2000

Louis-Bernard Robitaille

Le Salon des Immortels

Une académie très française

DENOËL

**Ouvrage publié sous la direction
de Renaud de Rochebrune**

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 2002, by Édition Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2-207-25262.4
B 25162.2

PRÉFACE

« Ils sont là quarante, qui ont de l'esprit comme quatre », disait vilainement Alexis Piron, l'auteur oublié de la *Métromanie* et d'impossibles tragédies. Il est vrai qu'à peine élu à l'Académie en 1753, il s'était vu empêcher de rejoindre cette Compagnie en raison d'un veto définitif de Louis XV, pour punition d'un péché de jeunesse, certaine *Ode à Priape*.

Depuis l'acte de naissance rédigé par le cardinal de Richelieu en 1634, ils veillent, les Quarante, au salut de la langue et des lettres françaises, dans la décence et l'honneur. *Ils*, dans l'usage normal de notre idiome, est le pluriel de *il*, à moins qu'il ne soit celui de *il* et *elle*. Il fallut attendre trois cent quarante-six ans et Marguerite Yourcenar pour que *elle* soit enfin embrassée dans ce *ils*.

Vouée sans excessive modestie à l'immortalité de ses membres, l'Académie française, telle que l'enquête de Louis-Bernard Robitaille nous la révèle, serait l'institution la plus parfaite de l'histoire de France. Peu sensible à l'utilité sociale, drapée dans une durable symbolique, elle survécut en effet aux révolutions politiques, franchissant presque tous les régimes. Une seule interruption, entre 1793 et l'Empire, époque martiale où les Académiciens furent uniformisés par Bonaparte dans un habit vert, et munis d'une épée dont ils surent ne jamais faire usage, ce qui est le plus grand signe de sagesse de la part d'un homme armé.

Quarante objecteurs de conscience, en quelque sorte, dotés

par Louis XIV en personne – c'était en 1713 – de quarante fauteuils égalitaires, pour éviter, dit-on, que les grands prélats, qui réclamaient les susdits fauteuils, et les seigneurs qui ne manquaient pas d'y figurer ne prissent le pas sur les autres membres, roturiers ou petits nobles de vile extrace. Le fauteuil académique est à lui seul un symbole ; issu de la langue francique, le *faldestoel* n'est après tout qu'un siège (*stol*) pliant, car *fald*, en germanique, c'était « plier », comme *fold* l'atteste en anglais. Mais ce pliant, richement décoré, transporté en voyage, était l'apanage des plus grands personnages. Devenu sous une forme contractée un *fauteuil*, ce siège était, à l'époque où le roi en dota les académistes, réservé aux derrières royaux, princiers et courtisans ; de là, il devint ce que nous connaissons encore, un siège démocratisé, et cependant bourgeois et confortable.

Or, si l'on admet qu'après l'endormissement de la première Académie, celle de Richelieu, après la mort de Vaugelas, le réveil avait été sonné par le grand Colbert, on pourra voir dans l'apparition de ces fauteuils la marque d'une évolution sociale majeure, d'ailleurs explicitement souhaitée par son fondateur dès l'origine. La monarchie absolue y favorisait la prise de pouvoir, économique, c'est-à-dire réelle, par une classe bourgeoise que le roi pouvait élever à sa volonté, par des postes ou des titres, ce qui revenait à rabaisser le droit de naissance, du moment qu'il était étranger à l'hérédité monarchique, et à liquider les restes de la féodalité.

Ces « fauteuils » représentaient donc un honneur symbolique hérité d'un lointain passé guerrier et une réalité du monde nouveau, sans enfreindre la sociabilité de ce « Salon » dont les dessous sont ici révélés. Mais les demi-nobles et les vrais bourgeois qui avaient ce privilège de cul – comme eût dit Montaigne – avaient intérêt à se bien tenir : l'abbé Antoine Furetière, dont les prétentions à la « naissance » faisaient sourire, l'apprit à ses dépens – le lecteur le verra.

Calés dans leurs fauteuils par le grand roi, puis déguisés en militaires par un général corse en puissance d'imperator, les membres de l'Académie française étaient armés pour franchir les régimes. Tous leur agréèrent peu ou prou – plutôt prou, d'ailleurs. Ainsi, la désastreuse parenthèse de l'État français,

entre 1940 et 1944, fut pour eux l'occasion d'oppositions feutrées, d'attitudes honorables et courageuses pour certains, mais aussi, pour d'autres, de positions favorables très explicites à l'égard du pétainisme et de la collaboration. L'Académie, quoi qu'il en soit, résista vaillamment à ces déchirements, à l'image, il faut le reconnaître, de la société française tout entière. Le chapitre de cet ouvrage intitulé « Le pays académique et le pays réel » fait le point sur cette triste période, telle qu'elle fut vécue académiquement.

Brillamment analysées par Marc Fumaroli dans ses écrits comme dans un entretien avec l'auteur, les relations entre politique et Académie française semblent perpétuer sa nature de reflet. Reflet très faible de la volonté de Richelieu, reflet un peu plus assuré de la lumière du Roi-Soleil, qui en fit une lune fidèle au firmament du pouvoir absolu, reflet momentané de la gloire impériale, reflet mouvant de la prise de pouvoir par la démocratie bourgeoise et des divisions de l'opinion française.

Soutenue par la puissance d'un symbolisme pérenne, dont je ne sais s'il faut le comparer, comme le fait l'auteur de ce *Salon des Immortels*, à la monarchie britannique – je serais plutôt tenté d'y voir une version culturelle de quelque Chambre des pairs –, la « française », comme on dit quai Conti, constitue une entité allégorique fascinante. On la nommait la vieille dame de ce quai Conti lorsqu'elle ne comprenait que des hommes ; il n'est plus décent de le faire.

Dans le tourbillon de la vie du langage et de la culture, qui entraîne tant de scories, l'Académie figure un long fleuve apparemment tranquille, qui cache pourtant certains remous, mais dans lesquels les Quarante, dans les fluctuations de l'Histoire, ont su ne point sombrer. Véritable nef, non de Lutèce, mais de la langue française tout entière, qu'il s'agissait de maintenir dans le courant pur d'un bon usage sans souillure.

Mais le maintien de ce bon usage, défini par Vaugelas une bonne fois pour toutes, n'est pas de tout repos. « Un pur trouve toujours un plus pur qui l'épure. » Même la première édition, pourtant volontiers puriste, du dictionnaire, en 1694, fut saluée par de mauvais esprits comme le « dictionnaire des Halles », c'est-à-dire du langage immonde et populaire. Ils oubliaient que c'eût été une sorte d'éloge aux yeux de Malherbe, qui cherchait

des leçons de bon français vivant chez les crocheteurs, ces dockers à l'ancienne. Aujourd'hui, Louis-Bernard Robitaille nous le révèle, il se trouve des Académiciens pour renvoyer le compliment aux autres dictionnaires, souillés par leur vocation commerciale, et qui, à seule fin de dévoyer leurs millions d'utilisateurs, incarnent l'esprit ignoble – sans noblesse aucune – du ruisseau. On croirait réentendre les critiques indignées des romans de Zola, ce douteux personnage écarté du fauteuil, de l'habit vert et de l'épée, qu'il eut la faiblesse et l'inconscience de briguer.

Ce qui frappe, dans le présent ouvrage, c'est l'ironie courtoise alliée à l'objectivité dans la peinture d'un milieu aussi subtil que raréfié – ils sont quarante, dans une époque de millions, à défendre le qualitatif, sinon toujours la qualité, et pourfendre le quantitatif. Une impression de vérité se dégage ainsi des savoureuses « visites académiques » que nous propose l'auteur. Celles-ci donnent du personnage immortalisé une image parfois charmeuse et gaie, voire primesautière (Jean d'Ormesson, Erik Orsenna), parfois érudite et savante (Marc Fumaroli), quelquefois désenchantée et piquante (Jean Dutourd) avec d'émouvantes fidélités à l'institution (Maurice Druon, Bertrand Poirot-Delpech), et toujours aimable, même dans la polémique. Tout cela sonne vrai, et c'est rare.

Mais le « Salon des Immortels » fascine aussi ceux et celles qui n'en sont pas et voudraient en être. Entre écrivains, intellectuels et personnalités d'envergure sociale, c'est à qui chercherait à s'y faire élire tout en refusant de l'admettre. On peut contester l'universalité de cette pulsion ; on ne peut guère en nier l'existence. Quant à la nature du recrutement, le pendule va et vient : il semblerait qu'il oscille aujourd'hui vers une libre appréciation du talent littéraire et que le mythe du club de vieux garçons exclusif des vrais talents, illustré par *L'Habit vert* de Flers et Caillavet, a vécu.

De même, et Louis-Bernard Robitaille y insiste, la gestation du dictionnaire, naguère encore digne de l'espèce éléphante, a vu une accélération louable. Quant aux vertus supposées de ce dictionnaire perpétuel, il y faudrait de longues analyses. Et puis il n'est pas bon d'être juge et partie.

Entre sa pérennité nationale, son grand poids symbolique et le fruit de ses œuvres, l'Académie a souvent risqué d'être la

montagne de la Fable, accouchant d'une souris. Le regard acéré d'un Huron, visiblement épris de la France, et qui parvient à concilier la rigueur d'information, le regard historique et la vivacité d'un reportage ironique, ne peut que stimuler cette institution étonnante, à la fois anachronique et bien vivante. Le propriétaire du jardin où enseignait Aristote, le père Akademos, doit dans sa tombe en frémir de plaisir.

ALAIN REY

Si l'Académie française n'avait servi à rien d'autre qu'à établir un lien hautement civilisé entre le monde¹ et les lettres, cette fonction aurait déjà justifié son existence. Mais c'est une illusion de penser qu'une telle institution puisse rendre le même service dans d'autres sociétés. La culture est, en France, une qualité éminemment sociale, tandis qu'on pourrait aussi bien dire qu'elle est antisociale dans les pays anglo-saxons. En France, où la politique divise brutalement les classes et les coteries, les intérêts artistiques et littéraires les unissent ; et, partout où deux ou trois Français cultivés se rencontrent, un *salon* se constitue aussitôt.

EDITH WHARTON, *Les Chemins parcourus*.

1. Edith Wharton – nous sommes dans les années 1910 – entend par là le faubourg Saint-Germain et la haute société parisienne.

Avant-propos

Les Nambikwaras du quai Conti

Et si l'on disait que l'Académie française est un objet historique unique en son genre, qu'on ne trouve dans aucun autre pays au monde ? Imaginons un Martien – à moins que ce ne soit un mormon américain, un Indien du Pérou ou un pasteur protestant bergmanien du nord de la Suède – débarquant sur les bords de Seine en ce début de millénaire. Sommé de désigner l'institution la plus spécifiquement, la plus furieusement française, il en viendrait forcément à cette conclusion.

Certes la France a beaucoup de traits anthropologiques en propre : le PMU, les bistrots, la gastronomie, les chauffeurs de taxi parisiens, les fonds secrets de Matignon, la Garde républicaine et, bien entendu, un goût obsessionnel pour les décorations. Mais ce sont en quelque sorte des variantes – très françaises – de ce qui existe ailleurs sous une forme ou sous une autre. Le bistrot parisien est incomparable (bien qu'en voie de disparition), mais il y a aussi des bouis-bouis dignes d'intérêt dans d'autres pays européens, du nord ou du sud. Le goût pour les décorations – mais aussi pour les chiens, la chasse et les paris hippiques – est au moins aussi bien partagé en Angleterre qu'en France. Quant à la garde républicaine, elle n'est que l'une des formes d'expression du goût latin (et même latino-américain) pour les pompes étatiques. L'Académie française, elle, ne ressemble à rien d'autre. Surtout pas aux innombrables académies littéraires, royales ou pas, qui pullulent à la surface de la planète. Voilà une sorte de musée

Grévin qui ne sert pratiquement à rien sinon à maintenir des effectifs – le chiffre magique de quarante –, à remplacer perpétuellement les personnages disparus dans l'année, les archevêques succédant aux militaires, et les dignitaires de la politique aux archevêques, sans oublier les grands écrivains en habit de cérémonie, tout ce monde célébrant, au milieu d'un assourdissant protocole napoléonien, le souvenir de ce qui fut longtemps une passion fusionnelle – de Richelieu à Mitterrand – entre l'État et la littérature.

L'auteur de ces lignes, lui-même encore un peu Huron à l'époque, avait débarqué presque par hasard en pleine séance annuelle de l'Académie en décembre 1987, totalement ignorant des mœurs de la maison, malgré de longues années passées à Paris comme correspondant d'un quotidien de Montréal. Pour cette raison simple qu'à ses yeux demeurerait théorique ou incertaine l'existence véritable d'une institution culturelle qui, dans le siècle ou les années récentes, avait ignoré Malraux, Sartre, Camus et Aragon, Robbe-Grillet, Sarraute, Claude Simon et le reste de l'école du Nouveau Roman; fait l'impasse sur Lacan, Derrida, Barthes, Foucault, Deleuze, après avoir raté Gide, Proust et Céline. C'est-à-dire pratiquement tout ce qui comptait encore sur le plan intellectuel depuis l'après-guerre jusqu'aux années quatre-vingt. En un mot, l'auteur considérait l'Académie avec autant d'intérêt que le musée Grévin plus haut mentionné.

Il avait alors tout au plus noté avec une surprise passagère qu'Eugène Ionesco, auteur un brin subversif, avait été élu en 1970 quai Conti. Il ne savait même pas que Julien Green y avait été intronisé en 1971 au fauteuil de François Mauriac. Et que le grand historien Fernand Braudel y était passé brièvement, entre 1984 et sa disparition l'année suivante. Mais voici quelques morceaux choisis de l'article écrit à l'époque sur l'étrange cérémonie de cette étrange institution :

On se serait cru, même pas dans un vieux film, mais dans une bande dessinée rétro – genre *L'Orpheline de la Légion* – s'amusant à restituer quelques rites particulièrement désuets des années vingt ou trente en France, quand le drapeau flottait

sur Hanoi et Tombouctou. Le nom du tableau : séance publique annuelle de l'Académie française, le 10 décembre 1987.

Ayant traversé avec difficulté deux rangées de gardes républicains, et trouvé un fauteuil dans le petit amphithéâtre, j'ai enfin compris ce que cela voulait dire d'être reçu « sous la Coupole » : les séances solennelles de l'Académie se déroulent en un lieu symétrique et circulaire qui ressemble d'autant plus à une chapelle de grand style qu'il s'agit précisément – m'informe-t-on – de l'ancienne chapelle d'un collège dont je ne saisis pas le nom. L'autel ayant été remplacé par le pupitre du secrétaire perpétuel.

L'assistance est d'époque. Beaucoup de vieilles dames en noir, veuves ou groupies de célébrités littéraires. Au moins une dizaine de militaires en uniforme (on me signale la présence statutaire du chef d'état-major des armées, rien de moins). Un évêque en tenue d'apparat [*il s'agissait de Mgr Decourtray : préparait-il déjà sa candidature de 1993 ?*]. Le plus traditionaliste des anciens Premiers ministres français, Michel Debré [*à quelques mois de son élection*]. Le très francophonisant Michel Jobert, ancien ministre des Affaires étrangères [*certainement candidat de cœur, mais jamais formellement déclaré ou sollicité*]. Gabriel de Broglie, de famille académicienne s'il en fut, actuellement président de la Commission nationale de la communication et des libertés [*finalement élu en 2001*]. Mais encore l'épouse du regretté Jules Romains. Les duchesses de Noailles et de Lévis-Mirepoix, bien entendu ! Mais aussi quelques diplomates de haut vol, c'est-à-dire le nonce apostolique en tenue et l'ambassadeur de Monaco. En haut, à gauche, j'entrevois une rangée d'adolescentes dont l'uniforme bleu marine aurait de quoi faire fantasmer un esprit mal tourné : on me dit que ce sont les Jeunes filles de la Légion d'honneur. D'où probablement cette idée de bédé rétro-pervers qui s'est imposée à mon cerveau embrumé.

Où sont les académiciens ? Ils arrivent, dans un grand roulement de tambour. En tendant le cou, on peut les apercevoir qui descendent à la file indienne un escalier étroit situé derrière l'ancien autel. La plupart sont en tenue des jours de fête : le célèbre habit vert brodé d'or (cape et bicornes pour les sortites), épée de rigueur. Après cinq minutes de roulement de tambour, la séance est ouverte.

Et on avait remis des prix, tant de prix ! Qui était cette année-là le récipiendaire du prix Cardinal-Grente ? Un certain Mgr Bernard Jacqueline, dont on nous précisait au passage qu'après avoir été nonce au Burundi, il était ces jours-ci

représentant (avocat ?) de la cause de canonisation de Charles de Foucault au Vatican. On avait à peine eu le temps d'attribuer le grand prix de la Francophonie à l'universitaire japonais Yoichi Maeda, pour ses travaux sur Descartes et Pascal, que celui-ci, déjà plus très jeune, en profitait pour décéder, quinze jours précisément après son couronnement. Hommage au bord du gouffre.

Avec le mauvais esprit propre à la jeunesse attardée, le Huron s'était empressé de relever, parmi la cinquantaine de prix les plus divers décernés comme chaque année, ceux dont les récipiendaires paraissaient les plus obscurs ou les plus désuets : le père Lelong pour *Si Dieu l'avait voulu*, le père Bessière pour le *Journal étonné* et un certain Monsieur Delbard pour *Jardinier du monde*. De fait, beaucoup de lauréats ne semblaient pas à la fine pointe de la production intellectuelle ou littéraire. Même le grand prix du Roman, souvent attribué depuis à des écrivains actuels fort estimables, avait vu distinguée une Frédérique Hébrard dont il se disait alors dans les gazettes que le mérite principal consistait à avoir eu un père académicien en la personne d'André Chamson.

En revanche, il n'avait pas échappé au cousin d'Amérique que, droit comme un I dans son habit, le directeur en exercice qui égrenait la liste de ces prix souvent improbables était... Claude Lévi-Strauss, l'un des intellectuels français les plus respectés de son époque. Mais justement : que faisait-il en ces lieux ? Ayant longtemps disséqué les mœurs de la tribu des Nambikwaras, avait-il finalement décidé de se conformer aux rites de sa propre tribu ? Avec l'air de dire, par humilité ou au contraire un orgueil bien compris : nous, les Nambikwaras du quai Conti, nous n'avons rien à envier, pour les richesses et l'enracinement de nos coutumes, à nos lointains cousins de l'Amazonie...

Il y avait de quoi être abasourdi par cette profusion de protocole, par le passéisme de ce tableau offert en guise de représentation de l'élite française. Comme une rutilante et colossale machine à remonter le temps, mais qui, à peu de chose près, ne sert qu'à ça : à se réunir sous la Coupole en

grande pompe une fois l'année – et une seule, en décembre, séances de réception des nouveaux membres non comprises – pour le plaisir ineffable de vieilles dames patronnesses ou de survivants de l'aristocratie; à enterrer les dignitaires morts et à les remplacer.

Quelques années plus tard, en 1995, le même correspondant comprenait soudain que l'Académie ne devait pas sa gloire au simple fait d'être l'une des plus anciennes institutions de France (à ce titre elle est d'ailleurs battue par la Sorbonne, le Collège de France et l'hôpital des Quinze-Vingts), ou même la plus ancienne académie d'Europe, ce qui expliquerait la persistance de son irrésistible attrait, même aux yeux d'illustres intellectuels, y compris les supposés non-conformistes.

Cela se passait en novembre 1995, alors que nous étions sur les bords du Tibre, dans l'un des plus beaux *palazzi* de Rome, la villa Farnese, autrement appelée la Farnesina. Le lieu de réunion habituel de l'*Accademia dei Lincei* (les Lynx), une académie à cheval sur les sciences « dures » et les sciences morales et politiques, vieille de près de quatre siècles puisqu'elle a été fondée en 1603. Presque aussi ancienne que l'*Accademia della Crusca* de Florence, vouée aux lettres, et qui remonte à 1582. Si le prestige se mesurait à l'ancienneté, et même à la somptuosité des lieux de réunion, la cause paraîtrait entendue, et les très anciennes académies italiennes remporteraient la palme. Mais justement, comme nous avons pu le constater sur place : ces académies ne sont rien d'autre que des académies, comme il y en a partout en Europe et dans le monde. Des réunions de très vieilles personnes – des messieurs en immense majorité, vêtus d'habits noirs ou bleu marine, et dont l'âge moyen paraît tourner autour de soixante-quinze ans. Des messieurs qui s'occupent – ou se sont occupés – de travaux extrêmement savants, que l'on respecte au plus haut point, mais que pratiquement personne ne connaît en dehors de leur milieu professionnel et de leur famille. Des académiciens dont les travaux demeurent généralement confidentiels et les activités ignorées des journaux, sauf cas d'espèce. Les plus célèbres académies italiennes ont beau se targuer d'une histoire et d'une généalogie prestigieuses, elles ne recrutent ni ne fabriquent des vedettes. Leur

notoriété dans le grand public est comparable à celle de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en France : c'est-à-dire presque rien.

A contrario, l'Académie française n'est pas simplement une très ancienne académie, elle est une créature à part, une vedette à part entière qui fait les vedettes. Vedette pour les touristes étrangers un peu cultivés. Lieu de passage fréquent des plus illustres visiteurs étrangers de la France. On y a vu en 1657 la reine Christine en personne, qui avait encore sur les mains le sang d'un certain Giovanni de Monaldeschi, son amant italien, assassiné – dépecé plutôt – sous ses yeux par ses sbires à Fontainebleau quelques semaines plus tôt. On y vit par la suite Pierre le Grand en 1717, un empereur du Brésil en 1872, mais également un roi du Danemark, des princes allemands, le tsar Nicolas II. En mai 2001, le prince héritier de la couronne de Belgique, alors en visite officielle. À Paris, aucun patron de bistrot n'ignore son existence ou sa localisation précise – titre de gloire sans équivalent.

La vieille dame du quai Conti demeure, sinon une star, du moins une championne des concours de notoriété. Peut-être justement parce qu'elle n'est pas l'une de ces académies prosaïquement vouées à l'étude d'un domaine précis, les sciences, l'Antiquité, les beaux-arts ou la philosophie. Et si son prestige infini tenait justement à ce mystère, celui de son irrécusable inutilité ? Ne servant à rien d'identifiable, l'illustre compagnie peut dès lors prétendre à être tout. Cette radicale absence de raison d'être – on verra que le dictionnaire n'en est pas vraiment une – pourrait être le cœur du mystère, et constituer l'explication même de la perpétuation de sa gloire. Autant d'apparat pour presque rien, c'est qu'il doit bien y avoir un trésor sous la Coupole.

Mais n'anticipons pas...¹.

1. L'ouvrage qui suit est composé, outre l'avant-propos, la conclusion et les textes en annexe, de douze chapitres et de onze « visites académiques » intercalées, qui peuvent être lus indépendamment du texte principal. On excusera donc ici et là quelques recoupements mineurs entre « visites » et chapitres thématiques.

Louis-Bernard ROBITAILLE

•• LE SALON DES IMMORTELS

Une académie très française

Pour un extraterrestre débarquant sur les bords de Seine, l'Académie française resterait sans doute longtemps une énigme. « Sanctuaire » contesté de la vie culturelle fran-

çaise, taxée d'inutilité et de désuétude, cette vieille dame a pourtant conservé une notoriété incomparable.

Louis-Bernard Robitaille est depuis vingt-cinq ans le correspondant à Paris du grand quotidien canadien *La Presse*. Observateur privilégié de la vie politique et culturelle française, il a publié plusieurs essais (*Paris France*, 1989 ; *Et Dieu créa les Français*, 1995) ainsi que des romans (*Le Zoo de Berlin*, 2000).

Journaliste et écrivain québécois, Louis-Bernard Robitaille explore l'univers du quai Conti, qui lui paraît aussi exotique qu'une tribu amazonienne. Avec la distance et la méthode de l'ethnologue, il démonte ses mécanismes, plonge dans son histoire, enquête sur les secrets de l'élection et sur les intrigues souterraines, au XVII^e comme au XXI^e siècle. Car l'Académie est aussi une incroyable machine à cabales et à scandales. De Pierre Corneille à Paul Morand – interdit d'habit vert par de Gaulle – d'Émile Zola à Félicien Marceau,

en passant par Marguerite Yourcenar, première femme élue sous la Coupole, tous peuvent en témoigner. Miroir déformant de la vie politique et culturelle française, y compris sous l'Occupation, le microcosme académique est agité de soubresauts qu'il faut savoir décrypter.

Jusqu'à présent, la plupart des ouvrages sur l'Académie ont été écrits par des académiciens. *Le Salon des Immortels* est la première enquête digne de ce nom sur les petits et grands secrets de cette étonnante assemblée.

Illustration de couverture :

© Anne-Marie Adda.

B 25162.2 09.02
ISBN 2.207.25162.4
19 €

DENOËL

